

Entretien de CLAIRE MONMIGNAUT

Numéro de l'entretien :	8
Entretien réalisé le :	18/07/2019
Nom de l'enregistrement filmé :	« 8_Monmignaut_enregistrement »
Lieu :	Domicile de Claire Monmignaut, La Motte Josserand (58)
Durée de l'entretien :	00h50mn48s
Poids du fichier (. wav) :	512 Mo
Commentaires :	Interviewer : Gwendoline Torterat Interviewé : CM

[>QUESTION]: Est-ce que vous pourriez vous présenter s'il-vous plait ?

[>CM]: Je suis Claire Monmignaut. J'ai eu la chance de participer aux périodes de fouille d'Arcy-sur-Cure en 1958 et 1959, puis jusqu'à la découverte de Pincevent par petites périodes détachées, de trois à quatre jours. Ce qui m'a amené à fouiller à Arcy-sur-Cure, c'est un voyage autour de l'Amérique du Nord. Je dis bien Amérique du Nord puisque je suis allée de New York jusqu'au Guatemala, puis Vancouver, les chutes du Niagara, New York, en voiture, en camping, avec mon père. Cela m'a permis d'être en contact avec des populations dont j'ignorais tout et que je ne savais pas observer parce que je n'étais pas préparée. Au retour de mon voyage, je me suis rendu compte de tout ce que j'avais laissé, tout ce que je n'avais pas observé et que j'avais perdu d'un point de vue documentaire.

J'en ai parlé à une de mes amies, Suzanne Zaborowska, la fille du professeur Zaborowski qui était professeur au Collège de France. Il m'a mis en contact avec le directeur du Musée de l'Homme qui m'a dit: « Mademoiselle, c'est très simple. Nous sommes au mois de mai. Vous allez vous inscrire au mois de septembre au Certificat d'Ethnologie qui vous donnera les clefs de la façon dont vous pourrez décrire les populations avec lesquelles vous seriez en contact ultérieurement ». C'est ce que j'ai fait. J'étais alors en sixième année de médecine. J'avais donc du temps libre pour pouvoir suivre les cours d'ethnologie, et en particulier ceux d'un certain professeur, André Leroi-Gourhan, qui passionnait tous ses élèves.

Au mois de mai 1958, il annonce que les fouilles d'Arcy-sur-Cure seraient ouvertes sur la période de juillet/août et que les étudiants qui seraient intéressés devaient aller s'inscrire auprès de sa secrétaire, Mademoiselle Osmonde de Barante, pour pouvoir venir travailler à Arcy. Mon père passait souvent des vacances dans la région d'Auxerre. Il m'avait raconté que, enfant, en visitant la grande grotte d'Arcy avec un rat de cave, il avait mis le feu à la robe de la dame qui était devant lui. J'ai dit : « Chiche, comme un coup de dés. Je vais aller fouiller où papa a mis le feu à la robe de la dame ». Et c'est ce qui m'a amené à Arcy alors que j'étais plutôt orientée vers l'ethnologie. Et là, j'ai été prise dans l'ambiance sous la « férule » du professeur Leroi-Gourhan. Je me suis plus orientée vers la Préhistoire que l'ethnologie, mais ceci, toujours d'une façon légère, parce que ma fonction, mon métier, était de devenir médecin et d'exercer la médecine.

[>QUESTION]: Comment s'organisait la vie sur le chantier à Arcy-sur-Cure ?

[>CM]: Quand je suis arrivée début juillet, j'ai trouvé un camp au pied de la falaise où se faisait la fouille, avec des toiles de tente appartenant aux fouilleurs et bien séparés, le camp des filles et le camp des garçons. Entre les deux, il y avait la toile de tente du professeur Leroi-Gourhan, celle du révérend Père Francis Hours, celle de Michel Brézillon et celle d'André Villa. Et il fallait une certaine tenue. On était réveillé à 7h30 du matin par André Leroi-Gourhan qui sonnait du biniou. Il traversait les deux territoires. Au son du biniou, on était priés de se réveiller pour se présenter à 8h au Trilobite où avait lieu le petit déjeuner. Puis, nous partions pour fouiller, à une heure correcte avant qu'il ne fasse trop chaud. La falaise réverbérait bien la chaleur. On travaillait jusqu'à midi, puis coup de biniou pour arrêter la fouille du coin qui nous était attribué. Le déjeuner était préparé par Elisabeth Lemaitre qui était une pied-noir amenée au camp par le révérend Père Hours. Elle avait donc toute autorité sur le côté cantine. Après le repas, devant les tables basses et les bancs qui étaient très bas, on prenait le café. On avait un petit moment de détente avant de reprendre la fouille une heure ou deux. Comme c'était en plein été, ça ne durait jamais trop longtemps parce qu'il faisait vraiment trop chaud. On arrêtait sur les 17h avec un petit rafraîchissement. On avait ensuite un cours de Leroi-Gourhan, sur le châtelperronien en particulier, c'est-à-dire sur les fouilles qui avaient été mises en évidence à Arcy.

[>QUESTION]: Est-ce que ce sont ces cours dispensés par Leroi-Gourhan qui donnaient ce caractère école à la fouille ?

[>CM]: Oui. Il ne faut pas oublier que Leroi-Gourhan a été le premier à faire les fouilles méthodiques comme on les fait depuis. Il a été le pionnier qui a appris à observer de façon correcte le terrain. Il a été le premier, avec le quadrillage, les relevés, etc. Un objet n'est intéressant que s'il est pris et observé dans le contexte où on le trouve. Quand il est sorti de là, il n'a plus de valeurs.

[>QUESTION]: Quand vous arrivez, vous n'aviez pas de connaissances sur le terrain archéologique ?

[>CM]: Moi, personnellement, je n'avais pas de connaissances de fouille. J'étais une béotienne, mais je me suis très vite adaptée. J'avais fait des études en médecine qui m'avaient appris à observer. Je pouvais mettre en pratique des directives qui sortaient un peu de l'ordinaire.

[>QUESTION]: Vous étiez un certain nombre à arriver là sans formation.

[>CM]: On était très nombreux à venir fouiller alors que l'on était destiné à d'autres métiers, notaires, médecins, archivistes avec l'École du Louvre, etc. Mais la plupart ne s'orientaient pas uniquement sur la fouille archéologique. D'ailleurs, Leroi-Gourhan disait qu'il n'y avait pas de métier possible : « Vous ne trouverez pas de travail. Il faut que vous ayez un métier qui vous permette d'assurer votre ordinaire ». Ceci dit, il y a quand même des cas exceptionnels, comme Michel Brézillon, André Vila et puis tous ceux qui venaient et qui avaient déjà une orientation archéologique, comme Francis Hours qui a travaillé surtout au Liban.

Pour Michel Brézillon et André Vila, ils venaient d'horizons très différents. Ils avaient été embauchés par Lhotte pour faire le relevé des gravures du Tassili. Et ils en revenaient et avaient donc une expérience importante sur l'observation et la façon d'opérer. Mais les autres, non. Il y en avait un, le fils d'un médecin de Lyon, qui avait aidé son père dans les fouilles de Saint Marcel qui est un site gaulois.

[>QUESTION]: Mais à part ces individus, personne n'arrivait là avec un gros bagage ?

[>CM]: Personne n'arrivait là avec un gros bagage non. Si, quelqu'un comme Francis Hours avait déjà un gros bagage archéologique.

Vous aviez aussi Annette Laming-Emperaire qui venait rendre visite sur le site. Elle a fait sa thèse elle aussi sur les peintures pariétales. Et elle est allée beaucoup fouiller en Argentine. Elle, c'était vraiment une archéologue. Il y en a eu quelques-uns, mais ils venaient plutôt nous rendre visite. Ils étaient connus dans le milieu.

[>QUESTION]: Des noms vous viennent ?

[>CM]: Il y a Lhotte qui est venu, mais à Pincevent. Mais moi, je ne faisais pas suffisamment attention aux personnes qui venaient. Je n'étais pas assez ancrée dans cette orientation-là. Certaines ont retenu mon attention, mais à part mon petit carré à fouiller que je tâchais de fouiller consciencieusement et avec un esprit de préhistorienne, je ne faisais pas trop attention aux autres.

[>QUESTION]: Qu'est-ce qui vous a marqué le plus lorsque vous êtes arrivé et que vous avez découvert l'archéologie de terrain ?

[>CM]: Il y a quelque chose qui pour moi a été comme une révélation, parce qu'au fond j'ai toujours

aimé chercher à connaître les racines. Les racines préhistoriques, non ! On a quelques générations de différence. J'ai toujours été intéressée par le fait d'essayer de comprendre comment vivaient nos ancêtres. La fouille, tel que Leroi-Gourhan nous obligeait à la faire, c'était ça. C'était arriver au fait que l'objet nous permette de comprendre comment vivait la personne qui avait abandonné cet objet sur le sol. Ça me passionnait. Je n'en ai pas fait mon métier parce que mon père souhaitait que je sois médecin, mais je dois dire que j'ai toujours été passionnée par les façons de vivre avant nous, comprendre comment nos ancêtres vivaient.

[>QUESTION]: Et le fait que ce soit des populations datant de ces périodes reculées, ça n'était pas un problème pour vous d'imaginer ?

[>CM]: Non, pas du tout. J'ai quand même une imagination assez grande. J'avais très vite fait de m'imaginer la personne qui avait abandonné son petit bout de silex parce qu'il l'avait cassé sur place, en disant : « Bon, l'objet est foutu. Je le laisse tomber là ».

[>QUESTION]: Et donc ce monde répondait à des questions que vous aviez avant ?

[>CM]: Je m'étais posé ces questions-là sur des populations récentes, en particulier Mexicaines et Américaines. Quand j'ai vu comment les Indiens étaient exploités en fabriquant des objets de propagande touristique par exemple, ça m'avait scandalisé. Avoir vu les conditions de vie des Navajos, ce que l'on en avait fait, ça m'avait complètement bouleversé. Je n'étais absolument pas préparée à cette communication-là avec eux. Et au Mexique, j'ai observé des choses assez ahurissantes, mais qui m'intéressaient. Un jour, on s'est trouvés avec mon père dans un village loin de la route. On s'est dépêchés de la rejoindre. Il y avait un combat à mort entre deux hommes, au couteau. Ils étaient tous les deux en train de s'entretuer et toute la population autour regardait. Ça pose des questions.

[>QUESTION]: Ce voyage au Mexique a déclenché vos questions sur l'homme en général.

[>CM]: Voilà, il m'a donné envie d'approfondir ma connaissance de l'homme, mais surtout de l'homme « exotique », qu'il soit récent ou ancien. J'ai toujours été passionné par exemple par le Moyen-âge.

[>QUESTION]: Pourquoi donc ?

[>CM]: Il faut chercher au tréfonds de soi-même. J'ai toujours dû avoir cette idée du Moyen-âge. Quand j'étais enfant, on m'avait offert une récompense à l'école, une chanson de Roland adaptée à mon âge. Ça a été une révélation pour moi. Quelques vers dans ce texte en prose ont été une révélation, quand Roland dit adieu à son olifant... J'avais dix ans. Et j'ai toujours eu cette petite idée. Je l'ai laissée bien en arrière parce que j'avais d'autres préoccupations. J'avais des études imposées totalement différentes, quoique la médecine, c'est quand même une connaissance de l'homme. Un médecin digne de ce nom, c'est-à-dire ceux antérieurs à l'époque actuelle, soignait les corps, mais aussi beaucoup les âmes. Le médecin de famille, que faisait-il ? Il était confident. C'est lui qui tâchait d'apaiser les dissensions qu'il y avait dans les familles.

[>QUESTION]: Vous jouiez quel rôle avec ce métier de médecin ?

[>CM]: Je l'ai fait à ma façon. Mon père n'a pas voulu que je sois médecin généraliste parce que lui avait connu la période où les médecins étaient dérangés jour et nuit. Il disait que c'était trop dur pour une femme. Il a été dans l'industrie trois ans, dans une verrerie de cristallerie. Il était passé du grade de directeur de personnel à celui de directeur d'une des branches, celle des ampoules. Et il avait beaucoup de contacts avec les ouvriers. Quand on a créé la médecine du travail, les ouvriers de cette usine ont demandé à leur patron que ce soit papa leur médecin du travail. Et il m'a dit : « Tu prendras ma suite ».

Quand il a pris sa retraite, j'ai pris la succession en tant que médecin du travail de cette industrie. Mais comme ça ne faisait pas un temps plein, j'ai cherché du travail ailleurs. Une amie qui devait beaucoup à mon père parce qu'il l'avait bien aidé en sixième année, m'a dit : « Vous savez, on cherche du travail dans les hôpitaux pour des médecins du travail ». Au début, j'ai donc partagé mon activité entre l'industrie et les hôpitaux. Lorsque l'usine a fermé, je me suis concentrée exclusivement sur les hôpitaux. C'est la même chose au niveau des connaissances du personnel, en psychologie, etc. Dès que je me présentais dans un hôpital, je disais au directeur ou au chef du personnel : « Écoutez, je vous préviens que je fais la médecine à ma façon. Je ferai ce que la réglementation exige. Je verrai toutes les personnes tous les ans à minimum d'un quart d'heure, OK. Mais ma porte est ouverte à toute personne qui a besoin de moi. Et je la garderai dans mon bureau le temps qu'il faudra. Ça sera peut-être une heure, tant pis. Manquera dans son service une heure et la surveillante n'aura rien à dire. Mais moi je serai en contact avec elle et j'essaierai de résoudre son problème ». C'est comme ça que j'ai exercé la médecine du travail, de façon très personnelle.

[>QUESTION]: Il devait y avoir un impact positif.

[>CM]: Très positif. Quand j'ai pris ma retraite, vous ne pouvez pas imaginer les lettres du personnel que j'ai reçues. Je ne me rendais pas compte. Je ne vais pas me vanter, parce que je l'ai fait inconsciemment. Et ce sont les personnes que j'ai le plus secouées — du petit personnel — qui m'ont envoyé les plus belles lettres de reconnaissance.

[>QUESTION]: Ce métier, jusqu'à quand l'avez-vous exercé ?

[>CM]: Je l'ai exercé de 1963 à 1996. J'ai pris ma retraite à 66 ans. Je l'ai exercé pendant 33 ans.

[>QUESTION]: 1963, c'est aussi l'année de fermeture du chantier.

[>CM]: Oui, ça a été l'arrêt d'Arcy et Pentecôte 1964, ça a été l'ouverture de Pincevent. Pincevent, je n'y suis jamais allée d'une façon régulière. Mais j'y allais régulièrement passer trois, quatre jours pour voir où en étaient les travaux. Dès qu'il y avait une petite manifestation, une petite fête, j'étais là.

[>QUESTION]: Retournons à Arcy et ses temps hors travail. Il y avait le temps du travail rythmé par le son du biniou, les repas, les temps de vie quotidienne. Et puis, ces visites de spécialistes qui venaient sur la fouille. Il y avait aussi les temps collectifs où le groupe se ressoudait autour de ces fameuses fêtes.

[>CM]: Il y avait des petites fêtes avec simplement un repas amélioré où l'on chantait. Et puis il y avait les spectacles. Une fois par an, c'était le grand spectacle. Moi, celui dont je me souviens à Arcy, c'était pour les 50 ans du Patron. On a donc fait une rétrospective de sa carrière jusqu'à son arrivée au Paradis, accueilli par Dieu le Père et par Saint Pierre, incarnés l'un et l'autre par deux médecins, pères de deux étudiantes. Marie-Cécile Vial avait un père remarquable qui était médecin du côté de la porte de Vincennes. Et puis, il y avait mon père, qui avait beaucoup sympathisé avec André Leroi-Gourhan. Ils s'entendaient très, très bien tous les deux.

[>QUESTION]: Comment se sont-ils rencontrés ?

[>CM]: Par moi. J'ai invité le Patron ici, à la Motte-Josserand.

[>QUESTION]: Ici, c'est un lieu assez extraordinaire, un château du Moyen-âge. L'équipe y venait-elle ?

[>CM]: L'équipe d'André Leroi-Gourhan n'est jamais venue ici officiellement. Bien après, j'ai eu une ou deux fois les copains qui sont venus déjeuner ici, en particulier Michel Girard.

[>QUESTION]: Et du temps d'André Leroi-Gourhan ?

[>CM]: André Leroi-Gourhan est toujours venu seul ici avec sa femme. Ils étaient invités à déjeuner.

[>QUESTION]: Et c'est là que le lien s'est fait.

[>CM]: C'est là que papa a sympathisé avec André Leroi-Gourhan. Ça, c'est sûr. Il a donc participé à la fête. Les équipes avaient vite fait de solliciter leurs parents quand ça pouvait être positif. Il n'y a pas que moi. Bertezène, le médecin de Lyon, connaissait déjà André Leroi-Gourhan à cause des fouilles de Saint Marcel. Et puis d'autres. C'était très, très sympathique. Malheureusement, les textes ont tous été perdus. Il n'y avait qu'un Michel Girard qui avait un esprit extraordinaire pour faire des chansons sur la vie de camp. Elles étaient créées sur des airs et des chansons connus.

Il y a eu en particulier une élève que le Patron appréciait beaucoup et qui s'est mariée avec un médecin de la Grande-Paroisse, près de Pincevent. C'est d'ailleurs elle qui a alerté le Patron pour la découverte du site. On chantait : « Isabelle, si le roi savait ça. Au grattoir tu n'aurais plus jamais droit ». C'est parce qu'elle avait fait une bêtise dans la fouille. C'était dans ce genre-là. Et malheureusement, tous les textes ont été perdus. C'est Christian qui a effacé l'enregistrement a priori. Il y avait eu tout l'anniversaire du Patron de 1961 qui a disparu comme ça. C'est dommage parce que c'était absolument extraordinaire. Ils avaient vite fait d'inventer des chansons ou des réparties en contrepèteries, etc.

On avait eu la visite du recteur de l'université catholique d'Ottawa. C'était le Père Banime. Il avait fouillé comme les autres, tout révérend qu'il était. Quand il a envoyé une lettre au Patron pour le remercier une fois de retour là-bas, il a signé « Le battoir du père granime ». C'était des choses comme ça. Il était remarquablement intelligent. C'était un Père blanc, un grand monsieur. On a eu comme ça pas mal de visites avec des gens qui venaient fouiller et qui se mettaient exactement au même niveau. Il n'y avait pas de différence. Ils obéissaient comme les petits jeunets. Ils ne discutaient pas. Ils étaient à quatre pattes devant leur petit bout de terrain alors qu'ils avaient une belle situation en faculté. C'était assez extraordinaire.

[>QUESTION]: Le terrain est un élément fédérateur.

[>CM]: Fédérateur. Absolument. Il faut dire que l'on travaille sur quelque chose de commun. Ce n'est pas comme dans certains laboratoires où l'un travaille sur un gène, l'autre sur un autre gène, etc. Il fallait surtout ne pas faire d'erreurs, ne pas traverser les couches, même si ça arrivait de temps en temps. Il fallait penser à celui qui allait prendre la relève trouve quelque chose de très propre et très net. Cela entraîne une discipline de fouille sérieuse.

[>QUESTION]: Cette propreté du sol de fouille vous a marqué ?

[>CM]: Oui. Ceci dit, on reconnaît très souvent les entrées de grottes qui ont été habitées au fait que la végétation est beaucoup plus luxuriante qu'à côté. Les déjections et les détritiques des occupants de la grotte ont fait un fumier formidable. C'est une façon de repérer une entrée de grotte en dehors des fumerolles qui peuvent sortir lors des découvertes fortuites.

[>QUESTION]: Au-delà des grottes que vous fouillez, parlons du massif dans son ensemble. Vous passiez finalement beaucoup de temps sur place, ce qui vous permettait certainement d'aller prospecter aux alentours, non ?

[>CM]: Non, moi je ne me suis jamais déplacée. Je suis toujours restée sur Arcy. Ceci dit, je sais que sur St Moré, les fouilles ont commencé très tôt, dans les années 1900, mais à la grosse pelle. Mon père m'a raconté que le Père Leleu vendait ce qu'il trouvait dans le sol, c'est-à-dire les objets préhistoriques. Tout le monde croyait que c'était des faux. Le site de Saint-Moré a été bousillé à cette époque.

[>QUESTION]: Vous n'alliez donc pas faire le tour du territoire.

[>CM]: Non, jamais.

La première fois, en 1958, n'ayant personne pour garder mon jeune frère, j'ai demandé à André Leroi-Gourhan, l'autorisation de l'amener avec moi. Je lui ai dit : « Monsieur, j'ai un gros problème pour venir à cette date parce que j'ai mon petit frère et personne pour le garder pendant huit jours. Est-ce que vous m'autorisez à l'amener ? Il restera bien sage. On ira manger ensemble ». Le Patron m'a tout de suite dit très gentiment : « Mais pas du tout. Vous amenez votre frère. Mes enfants sont du même âge. Il jouera avec eux et il sera intégré au camp ». Ils jouaient tous les trois et s'occupaient de leur côté. Excusez-moi l'expression, mais il n'en avait rien à foutre des fouilles. Mais la Cure étant à côté et pas trop dangereuse dans ce coin-là, ils allaient se baigner, se balader. Ils jouaient tous les trois pendant les huit jours où je l'ai eu avec moi.

[>QUESTION]: Comment les aspects qui entremêlaient la vie privée, le travail, les aléas de certaines personnes comme vous à ce moment-là, impactaient le fonctionnement du site ?

[>CM]: J'ai pu m'occuper des deux en même temps parce que j'ai eu très vite une voiture. Et avec une voiture, on est très libre. Je pouvais donc très bien terminer mon travail à 17h à Arcy et être à 18h30 ici, si le besoin s'en était fait sentir. En plus, il y avait ma grand-mère paternelle dont il fallait s'occuper. Elle commençait à ne plus être très valide. J'avais sur le dos le père, les deux sœurs, le frère et la grand-mère.

[>QUESTION]: Vous disiez tout à l'heure que votre papa s'était très bien entendu et réciproquement avec André Leroi-Gourhan. Vous vous souvenez de la rencontre entre les deux hommes ?

[>CM]: Non, pas du tout. On les avait invités à déjeuner et ils ont discuté tous les deux. Ils avaient les mêmes points de vue au niveau de l'ethnologie et même de la Préhistoire. On lui a fait visiter le tour de la Motte-Josserand. On est dans un marécage entouré par des roches. Et je me souviens très bien que papa avait dit au Patron : « Patron, on a retrouvé un pieux néolithique. L'emplacement des huttes devait se trouver à cet endroit-là ». Le Patron a dit à papa : « Non Docteur. Il était à vingt mètres à cause de l'orientation du soleil ». Et effectivement, on a trouvé plus tard des traces de Néolithique juste à cet endroit-là. Je m'en souviens très bien. Ils avaient des petites discussions légères. Ils s'entendaient très bien. Je l'ai invité plusieurs fois ici. Il a même été invité pour le mariage de ma plus jeune sœur. Il n'y avait aucun problème.

[>QUESTION]: Et après cette campagne avec votre frère ?

[>CM]: Après, j'ai vraiment été sur le terrain en 1958-1959. Après ça, je faisais des petites pointes de trois, quatre jours. Et à Pincevent, je faisais la même chose.

[>QUESTION]: Et la transition entre les deux ?

[>CM]: Pincevent, c'est très simple. Isabelle Rha observe ce fameux puit et prévient tout de suite le Patron qui à son tour prévient tout de suite le secrétaire d'État par l'intermédiaire de Claudine Moineau. On sait qu'il y avait quelque chose parce qu'on a dû trouver un ou deux bois de renne en même temps. Pincevent est un passage pour la transhumance des rennes entre le printemps et l'automne. Il a donc tout de suite été interdit d'exploiter le sable.

[>QUESTION]: Et à ce moment-là, si je découpe un peu plus l'histoire, vous, où êtes-vous quand on vous appelle ?

[>CM]: Le Patron me téléphone: « Est-ce que tu serais libre ? Tu pourrais venir passer trois, quatre

jours sur le nouveau site ? Il y a une urgence ». C'était les vacances de Pentecôte. J'ai dit : « Bien sûr Patron, je serai là sans faute ». C'est comme ça que j'ai fait la découverte de Pincevent.

Et puis je suis allée dans la sépulture néolithique des Mournards qui est dans le blanc de blanc, mais seulement trois, quatre jours parce que je travaillais. Mes copains y caruraient au champagne là-bas. Je les ai trouvés drôles quand je suis arrivée. J'ai compris après. Les vigneron du coin venaient tous voir l'avancement des fouilles avec la bouteille de champagne sous le bras. Donc tous les soirs... Le jour où l'on a terminé la fouille, on est partis. On est allé dire adieu à tous les vigneron du coin. Chacun nous a offert du champagne. Et moi, je suis repartie sur Paris avec 70 restes de macchabées dans ma voiture en me disant : « Ma vieille, prends bien le premier tournant, parce qu'après, c'est tout droit, ça va aller ». À l'époque, si j'avais eu le contrôle d'alcoolémie, ça n'aurait pas été triste. J'avais sept coupes de champagne dans le nez. Je m'étais dit que si jamais j'étais arrêtée en route par les gendarmes et qu'ils me demandaient : « Qu'est-ce que vous avez dans vos boîtes ? », je leur aurais dit que j'avais 70 macchabées. Il faut voir les choses sérieusement bien sûr, mais ça n'empêche pas d'avoir un certain état d'esprit un peu plus gai, un peu plus drôle.

[>QUESTION]: Pincevent est découvert.

[>CM]: Je crois que pendant un certain temps, Arcy a été fermé. Je ne peux pas vous en dire plus parce que je n'ai pas suivi du tout cela. C'est plutôt Michel Girard qui pourra vous dire. Il y a eu une coupure quand les fouilles ont été reprises par lui.

[>QUESTION]: Une coupure d'une trentaine d'années si je ne me trompe pas.

[>CM]: C'est ça.

[>QUESTION]: Mais vous, vous êtes passée d'Arcy à Pincevent, mais Pincevent plus entrecoupé.

[>CM]: Oui. Pincevent, je n'y suis pas allée de façon assidue. Je travaillais. Je n'avais pas de vacances. J'avais un mois de vacances, mais il fallait que je m'occupe de la famille. J'y allais donc quand j'avais un petit moment et c'était plutôt des week-ends où je pouvais m'échapper.

[>QUESTION]: Et sur le temps de ces échappées, vous avez vu le site évoluer aussi.

[>CM]: Bien sûr. J'ai vu le site se structurer. Ils en ont fait un site avec la baleine, avec des locaux structurés. Au début, nous étions sous la toile de tente. Et puis après, tout s'est organisé en quelque chose de beaucoup plus « industriel », entre guillemets.

[>QUESTION]: Il y a le contexte de la vie quotidienne qui se structure effectivement. Et pour le contexte de la fouille ?

[>CM]: Je n'y étais pas et je n'ai pas pu l'observer vraiment, mais il me semble que c'était exactement comme à Arcy. Il y avait une cohésion entre les fouilleurs qui était vraiment liée à un intérêt sur un point précis. J'en ai eu la confirmation l'année dernière ici. Est venu visiter la Motte Josserand un groupe de professeurs émérites dirigé par un professeur dont je ne me rappelle plus la branche. Jeune, il avait fouillé à Pincevent. Il m'a parlé de Michèle Julien. Il en avait un très bon souvenir. Il avait donc fait une campagne de fouille à Pincevent et on en a parlé. Il avait conservé exactement les mêmes souvenirs que ceux que j'ai pu conserver. Tous ceux qui sont passés par ces sites-là ont conservé le même souvenir. Je ne pense pas qu'il y en ait beaucoup qui n'en ont pas tiré de bénéfices.

[>QUESTION]: Le souvenir d'un collectif soudé ?

[>CM]: Oui, très soudé. Un jour Maurice Dunand, le responsable de Byblos jusqu'en 1963, année de

sa retraite, m'avait dit : « Vous, l'équipe d'André Leroi-Gourhan, vous êtes un monolithe ». J'avais trouvé l'expression jolie. C'est vous dire. Cette union devait se sentir extérieurement.

[>QUESTION]: Est-ce que vous étiez nombreux à Arcy à la fin ?

[>CM]: On était beaucoup moins nombreux qu'à Pincevent. On était au maximum une vingtaine, tout compris (le Patron, son dessinateur Roger Imbert, le Père Hours, Michel Brézillon, André Villa, Élisabeth Villa). Le nom de jeune fille d'Élisabeth est Le Maître et elle s'est ensuite mariée à André Vila. Ça a été une des idylles d'Arcy. Ils ont d'ailleurs fait un excellent ménage. André est parti dans l'équipe de celui qui était responsable des fouilles du site de Tell El-Amarna, en Égypte. André a fouillé ce site pendant une quinzaine d'années. Il était parti là-bas. Lui est décédé il y a à peu près trois ans et elle habite près d'Albi, dans un village perdu.

[>QUESTION]: Comment vous diriez que votre expérience à Arcy-sur-Cure a changé quelque chose dans votre vie ?

[>CM]: Cela m'a permis de sortir un peu des responsabilités familiales et de vivre un peu pour moi.

Après mon certificat d'ethnologie, je me suis orientée vers le diplôme. J'ai donc fait un stage en Normandie où on avait un rapport à faire. Mais je n'ai jamais poursuivi. J'étais en pleine thèse de médecine. Je n'ai pas fait de mémoire sur un sujet donné qui m'aurait permis d'avoir le certificat d'ethnologie.

[>QUESTION]: Vous en aviez l'expérience.

[>CM]: J'en avais l'expérience, mais je n'avais pas l'habitude d'écrire. C'est épouvantable pour moi le blablabla. Je n'étais pas habituée. Quand j'ai rendu mon mémoire sur l'enquête que l'on avait faite en Normandie en 1960, dans un petit village qui s'appelle La Haye-du-Puits, le Patron a présenté mon papier devant tous les élèves en disant : « Claire, vous me présentez un télégramme. Prière de me le rendre dans trois jours sous forme d'un mémoire correct ». Je racontais ce que j'avais eu à faire, point barre. Faire un préambule, etc., pas pour moi ! D'ailleurs, pour ma thèse de médecine, ça m'a aussi posé des problèmes. Blablabla...

[>QUESTION]: Ça ne vous a pas empêché d'exercer votre métier.

[>CM]: Non, je ne tournais pas autour du pot. Ça ne m'a absolument pas gêné. Je n'ai pas le don des lettres, le don d'écrire. Mon grand-père oui, il a beaucoup écrit. Ceci dit, il a terminé comme conseiller à la Cour de cassation. Il était professeur de droit, spécialiste en droit pénal. Il a énormément écrit. Mon grand-père maternel était quelqu'un de remarquablement intelligent.

[>QUESTION]: Votre intelligence, vous l'avez mis en pratique ailleurs. Et pour l'archéologie, il n'est pas difficile d'entendre parler de vous dans la bouche de ceux qui ont travaillé à Arcy-sur-Cure. Vous faites aussi partie de ces rares qui ont traversé ces deux chantiers.

[>CM]: J'ai amené une certaine personnalité. Et il y a quelque chose que le Patron avait apprécié en moi. J'avais un père remarquablement intelligent, mais il était aussi très proche de la nature. Nous étions sortis de la paysannerie depuis trois ou quatre générations, mais il aimait être auprès des paysans. Une partie des dalles du sol avait été retirée dans la salle des gardes pour pouvoir battre les céréales. Et papa me dit : « Tu sais, je me rappelle que quand j'étais enfant, je venais voir les batteurs. Ils étaient alignés, trois dans un sens, trois dans l'autre. J'ai encore le rythme des fléaux qui s'abattent l'un après l'autre sur les gerbes de blé ». J'avais trouvé ça très joli. Papa nous a appris cela, à observer la nature, à observer les gens qui utilisent la nature, c'est-à-dire les paysans.

Je suis née en 1929. J'avais donc 10 ans à la guerre et pour que l'on soit nourri à peu près correctement, mon père nous faisait passer plus de temps à la campagne qu'à Choisy, parce qu'ici, on pouvait manger à notre faim. Avec les paysans que l'on connaissait, papa avait camouflé un petit moulin à farine. Tous les paysans pouvaient donc avoir de la farine grâce à nous. Ils nous fournissaient le grain et on avait toute la farine que l'on voulait pour le pain. On avait quand même une vache. La deuxième avait été réquisitionnée. On arrivait quand même à cacher des moutons. On mangeait à notre faim ici. Ma mère, qui était vraiment la bourgeoise détachée de ces contingences-là, s'y était très bien mise. Moi je n'ai jamais été capable de traire une vache, mais ma mère s'était mise à traire les vaches. Avec la fille du fermier d'à côté, on allait garder les vaches ensemble. On allait récolter les œufs. J'observais maman ou la fermière faire les fromages. Je savais ce qu'il fallait faire ou ne pas faire.

J'avais des connaissances de la vie paysanne que les autres étudiants n'avaient pas parce qu'ils étaient déjà depuis longtemps séparés de la terre. Et ça, le Patron avait beaucoup apprécié cela chez moi. Un jour, on n'avait pratiquement plus de braises. Il n'en restait qu'un petit peu et il fallait la transporter dans un coin. J'avais pris - et ça je l'avais lu dans *La Semaine de Suzette*¹ - de la cendre dans ma main et j'ai posé le braison sur la cendre pour le transporter. Je l'ai apporté au Patron comme ça. Ça l'a soufflé. Il y avait des échanges de réflexions dans ce genre. C'était ce qu'il appréciait chez moi. C'était mon bon sens paysan.

J'ai été élevée dans une école pour filles juste à côté de la maison. C'était plus pratique pour les parents. On a fait des études épouvantables. La directrice était la fille du directeur d'une école de garçons. Elle était très belle et d'une moralité remarquable. Elle m'avait sorti un jour : « Vous, les Monmignaut, ce qui vous caractérise, c'est votre bon sens ». C'est une caractéristique des Monmignaut et le Patron avait apprécié ce bon sens.

Un jour, voyant les seaux de fer descendus par l'edeno-pédalo-foutrographe jusqu'à la rivière, tous remplis de gros cailloux et s'entrechoquant, je me dis : « Mais bon sang de bois, combien de temps peuvent durer ces seaux-là ? Ils doivent être tout de suite cassés ». Je lui dis : « Patron, combien de temps durent vos seaux ? » Il se retourne et me répond : « Claire, c'est la première fois que l'on me pose la question ». Il aimait bien chez moi ce côté bon sens paysan. Voilà comment tout ça s'est créé. Il y a des liens d'amitié qui se sont créés jusqu'à sa mort.

[>QUESTION]: Et aujourd'hui l'archéologie ?

[>CM]: J'ai laissé complètement tombé et depuis très longtemps. La seule chose, c'est que mes lectures sont consacrées au Moyen-âge. J'ai toujours aimé les racines. Je m'intéresse donc au Moyen-âge, Charlemagne ou même bien avant. Je ne vais pas sur des sites pour fouiller, mais par mes lectures, ça me passionne.

¹ *La Semaine de Suzette* est un hebdomadaire destiné aux fillettes et jeunes filles issues de familles aisées, publié en France entre 1905 et 1960 par les éditions Gautier-Languereau.